

SONNETS

LE SAGUENAY

Le grand lac sommeillait dans la forêt sauvage,
Où l'Inconnu toujours gardait sa majesté. (1)
Soudain il tressaillit de rivage en rivage,
Et sa voix fit frémir d'horreur l'immensité.

Les monts qui lui faisaient une écharpe d'ombrage
Croulèrent éperdus dans son flot indompté. . . .
Le géant se roidit, et, sublime de rage,
Lança sa vague au fond d'un gouffre épouvanté.

Et le lac, en frayant un passage à ses ondes,
Créa le Saguenay, fleuve qui rit des sondes,
Et roule des flots noirs sous des caps inclinés.

Tout est calme aujourd'hui sur ces pics solitaires,
Mais, en escaladant leurs sommets calcinés,
On craint toujours de voir s'entr'ouvrir des cratères.
(1) Le lac St-Jean.

LE CAP TRINITÉ

Le cap majestueux, mirant sa masse nue
Dans l'insondable flot du sombre Saguenay,
Où l'écho fait entendre un murmure effréné,
Dresse ses trois sommets énormes dans la nue.

Colosse dont le front, par le ciel couronné,
Tour à tour épouvante et fascine la vue,
Quelle aveugle fureur, quelle force imprévue,
Te lança tout d'un bloc dans l'espace étonné ?

Ni les chocs souterrains, ni la foudre en colère,
Ni les déchaînements de l'ouragan polaire,
Ne peuvent aujourd'hui faire ployer tes reins.

Pourtant tu sens parfois frémir ton sein robuste,
Car dans l'immensité tu supportes le buste
De la Vierge dont l'œil veille sur les marius.

LE CAP ÉTERNITÉ

Inaccessible roc, fier géant dont le cou
Domine le grand fleuve et se rit de l'entrave !
Colonne de granit qui lance tout à coup
Dans l'abîme éthéré son étrange architrave !

On dirait le pilier restant encor debout
D'un temple de titans écroulé par la lave !
Le navire, emporté par la vague qui bouit,
A côté du colosse est une frêle épave !

Les siècles, dans leur vol sur le morne inconnu,
Ont jeté leur poursière aux flancs du rocher nu,
Où croissent maintenant sapins, plante marine. . . .

Et le rêveur qui passe au pied du cap vanté,
Ecrasé sous le poids de sa sublimité,
Sent fléchir ses genoux et frémir sa poitrine !

W. CHAPMAN.

LE ROMAN

D'UNE

JEUNE FILLE PAUVRE

PAR

ELISA GAY

—o—

LVI

UN MARTYRE MORAL

(Suite)

La mère se consumait en efforts et sa physionomie se revêtait d'une expression si désolée que le prêtre et Philippe murmurent à la fois :

—Ce mariage n'est pas fait ; il ne se fera pas sans votre assentiment.

—Ma mère voudra toujours ce qui doit me rendre heureuse, répliqua l'obstinée.

—Ma chère enfant, répartit le prêtre, votre mère a pu céder à vos caprices jusqu'à présent ; a-t-elle vous paraître injuste ou impitoyable, si, à part la naissance, les préjugés, son devoir exige qu'elle vous refuse son adhésion, vous devrez vous résigner.

—Non ! Pourquoi ce changement dans les idées ? M. Anatole m'a affirmé, le jour même où elle est tombée malade que, dans la semaine, nous serions fiancés par elle. Mère l'aurait-elle oublié ?

—Tais-toi ! imposa Philippe ; tu la tortures. Elle n'a pu s'engager ainsi.

—No. . . . no. . . . prononça sourdement madame Lobeau.

—Qui croire ? Mon Dieu ! exclama Hermine.

La malade continuait fiévreusement son travail. Philippe put lire le nom d'Anatole et devina le mot : *Chassez-le.*

—Qu'on me chasse aussi, dans ce cas ! s'écria la fougueuse enfant.

—Il m'a tuée ! put encore déchiffrer Philippe.

—Ma mère rêve, vraiment ! répliqua vivement Hermine.

—Il m'accuse d'un faux. . . . continua Philippe lisant tous jours. A fait la lettre signée Alfaut. . . .

—C'est bien cela ?

—Oui, fit-elle.

—L'infâme ! articula Philippe.

—Si je refuse consentement. . . . menace de la justice. . . .

—Mère, ce n'est pas possible ! Dans quel but. . . .

—Le but, mon enfant, interrompit le prêtre, celui d'obtenir par intimidation ce qu'il n'aurait jamais de bonne grâce. Cet homme nous a trompés. . . .

—Mais cette lettre, la justice, que viennent-elles faire en ceci ? demanda Hermine.

—Cette lettre, je l'ai vue, elle existe, répartit le vieillard, elle est infernale d'astuce et d'hypocrisie ; elle a été écrite pour perdre Fernande aux yeux de tous, et l'auteur, le faussaire, c'est Anatole.

—Vous, monsieur le curé, porter un pareil jugement ! reprit Hermine.

—Oui, moi ! votre mère a cru ne trouver qu'un instrument dans le précepteur, à l'heure des comptes, il a révélé ses prétentions, et ses menaçantes exigences ont déterminé la catastrophe qui a failli vous rendre orpheline.

—C'est trop affreux pour être vrai.

—Interrogez votre mère et vous verrez si je n'ai pas raison, appuya le curé.

La malade fit un geste affirmatif. Son visage bouleversé se détendait peu à peu et semblait reprendre vie. Philippe restait muet, mais son silence avait une éloquence farouche. Eh ! quoi, sa sœur s'était abaissée jusque là ! La pitié l'emporta bientôt sur la colère, au souvenir des tortures qu'elle devait subir. Il ne songea plus qu'au précepteur. Il sonna vivement ; le fit appeler, et pria devant lui le curé d'aller visiter la chambre, dont Anatole dut, bon gré, mal gré, donner les clefs. Le curé revint sans avoir rien découvert.

—Qu'on le fouille ! commanda Philippe.

Anatole eut beau protester, l'étreinte de M. de Fineste était de fer ; les laquais obéirent. Le précepteur rugit lorsqu'il se vit enlever son portefeuille. Il voulut le reprendre ; vains efforts !

Le curé l'ouvrit ; il en tira des lettres, et, parmi, la lettre accusatrice. Il feuilleta encore, et trouva un pli d'une écriture bien connue. C'était la confession de madame Lobeau.

—Lisez ! ordonna le prêtre à Hermine.

La jeune fille émue vrit le papier en tremblant.

Seulement alors, Anatole se sentit perdu. Sa hauteur l'abandonna ; il se traîna aux genoux de tous, arrosa de larmes les mains immobiles de madame Lobeau, sanglota qu'une affection désordonnée avait pu seule la pousser à ces actes condamnables, qu'on eût pitié de sa folie ! Il se roula aux pieds d'Hermine et voulut lui parler au nom de son amour. La jeune fille se recula, et d'une voix indignée et vibrante, elle ordonna aux valets de chasser le précepteur.

—Gaston, s'écria-t-elle en apercevant celui-ci qui accourait au bruit, tu vois cet homme, soufflette-le à la face de tous. . . . Non, ne le touche pas, car le baigne l'attend !. . . .

—Mon enfant ! interrompit gravement le prêtre, vous êtes assez vengée ; qu'il parte ! Oublions. Fernande a pardonné.

LV

LE DERNIER COMBAT

Fernande revenait lentement à la vie. Elle avait accueilli, lorsqu'elle les reconnut, monsieur et madame Alfaut par un sourire, sans se demander encore pourquoi ils se trouvaient là. Elle sortit enfin peu à peu de ce vague dans lequel flottait son esprit, et put témoigner sa joie d'être si bien entourée.

Quand le docteur partit, laissant sa femme, la jeune fille était hors de danger, mais avait besoin de beaucoup de ménagements. Il lui restait des suites de sa maladie, une toux inquiétante que l'on espérait voir disparaître avec le retour des forces et des beaux jours. Malheureusement, la saison était pluvieuse et humide, la faiblesse était toujours grande ; on rappela le Dr Alfaut qui parla d'un voyage dans le midi.

Comment l'effectuer ?

M. de Fineste proposa le seul moyen jugé praticable, c'est-à-dire son mariage avec Fernande.

—Je serai son protecteur, son ami, dit-il au docteur, je veillerai sur elle et la ramènerai guérie.

Fernande fut consultée par le curé et M. Alfaut.

—Ne me pressez pas, répondit-elle. Puis-je, dois-je condamner M. de Fineste au rôle de garde-malade ? Sans doute, il me serait doux de me sentir sous sa tutelle. . . . Quelle vie, pour lui ! C'est impossible ! Vous avez vaincu ce que vous appelez mon orgueil en me faisant consentir à nos tristes fiançailles. Je croyais mourir alors. Aujourd'hui. . . .

—Aujourd'hui, mon enfant, vous devez vivre ; Philippe a besoin de vous. Il vous demande non-seulement le bonheur, mais encore la tranquillité. Reculeriez-vous devant le dévouement ? Philippe compte sur le vôtre jusqu'au moment qui n'arrivera jamais, où Hermine pourra vous remplacer à Fineste.

—Monsieur le curé, ne me tentez pas, ne me faites pas oublier que je ne suis guère valide et que mon bon vouloir ne saurait me donner des forces.

—Quelques mois aux îles d'Hyères et vous serez complètement sur pied, ma chère enfant, répliqua le docteur.

—N'est-ce pas une illusion, docteur ?

—Avez-vous confiance en moi ?

—Certes !

—Laissez-moi donc arranger votre vie. M. de Fineste vous aime, il n'a jamais aimé que vous ; vous l'aimez, vous aussi, que vous faut-il encore ? *L'amour*, dit Schiller, est la seule chose ici-bas qui ne vieillisse d'autre acheteur que lui-même. C'est ce trésor qu'il vous offre, et, disons-le bien bas, qu'il vous demande. Préférez-vous qu'il l'enfouisse ? Il ne trouverait certainement pas de bien qui sût lui convenir. Et vous ? Il y aurait vraiment cruauté. Ne me parlez pas d'obstacles : il n'en existe pas entre gens tels que vous.

—Docteur, vous devenez diplomate !

—Ce me serait difficile

—Pas autant que vous semblez le croire.

—D'abord, je réponds de votre santé et aussi de votre fortune.

—Docteur !

—Ne m'interrompez pas. Le souscripteur dont le paiement des billets a achevé la ruine du duc de Valdepine est dans une situation florissante. J'ai fait déjà réclamer en votre nom les sommes versées, et, si besoin est, je poursuivrai, ce qui est faisable, ce homme habitant une de nos colonies.

—J'abhorre la chicane et les procès ; s'il est honnête homme, il fera son devoir. Inutile de poursuivre.

—Soit. Mais notre fille de cœur et d'adoption ne saurait nous empêcher de la traiter paternellement en lui faisant. . . .

—Docteur ! docteur ! vous ne commettez pas cette injustice ! s'écria Fernande.

—Nous n'avons aucun héritier direct ; personne n'est frustré.

—Et vos pauvres ?

—Ils auront leur part.

—Il leur faut entière. Je suis sûre que M. de Fineste pense comme moi. Vous affirmez que je peux lui être utile, que nul ne songera à accuser mon cœur, que ma pauvreté et ma santé ne doivent pas me détourner de ce mariage. J'accepte ! Oui, j'accepte le nom de M. de Fineste et sa loyale affection, et je vous avoue que j'ai cruellement souffert en repon-

sant cette main qui m'était offerte. Il me veut telle que je suis ? Riche, moi aussi, et lui dans ma position, je ferais de même. Et maintenant, mes amis, laissez-moi vous remercier de la douce violence que vous me faites. Grâce à vous, j'aurai quelque chose à faire ici-bas ? Pauvre sœur si cruellement frappée ! Je la soignerai et l'aimerai si bien qu'il faudra aussi qu'elle m'aime. Consent-elle ?

—Elle ne peut qu'être heureuse de votre détermination, répondit le curé. Que deviendrait-elle sans vous ? Votre tâche sera lourde ; elle n'est pas au-dessus de votre courage. Que de bien à faire !

—Vous m'aidez, monsieur le curé.

LVI

LA DOT DE FERNANDE

Il y a trois ans que Fernande et Philippe sont mariés. Le climat du midi a rendu la santé à la jeune femme. Nous retrouvons l'heureux couple à Paris, installé dans l'hôtel de Valdepine, acheté au nom de Fernande pour cadeau de nocces par M. de Fineste.

La famille est réunie dans le grand salon. Tous les visages sont sereins même celui de la paralytique, qui, assise dans son fauteuil, embrasse un jeune enfant qu'Hermine tient dans ses bras.

A deux pas, un autre baby se blottit dans le sein de Fernande, puis, relevant sa tête mutine, semble jouer à cache-cache avec Philippe, rajuni, beau de bonheur et de tendresse.

L'abbé Saturnin ferme son bréviaire et contemple cette scène d'un œil attendri.

Gaston, un charmant jeune homme, ma foi, sourit à ces groupes aimés en feuilletant d'un air distrait les ouvrages de droit qu'il vient de déposer sur une table.

Entrent monsieur et madame Alfaut. Les enfants, deux jumeaux, sans doute, leur tendent les mains en bégayant un nom, et ce sont des caresses, des gazouillements à réjouir l'âme la plus triste.

La conversation s'engage. C'est ainsi que nous apprenons que le docteur et Hermine, Gaston et madame Alfaut sont les parrains et marraines des enfants de Fernande ; que mademoiselle Lobeau va devenir la vicomtesse de Solery ; que madame de Lacaute aime toujours la toilette et s'ennuie à mourir au fond de son manoir ; que madame de Blanchemin est devenue la providence de la contrée grâce à l'exemple de Fernande, affirme-t-elle ; que l'abbé Saturnin se risque de temps à autre jusqu'à Paris, non pour la capitale, mais pour les amis qu'elle lui enlève les deux tiers de l'année ; que maître Anatole, ce qui ne surprendra personne, est entré dans la police secrète après avoir longtemps cherché en vain une position sociale. François, le serviteur dévoué du duc, a retrouvé avec joie Fernande. Il vit sous son toit et désire y mourir. Drak, lui-même, a suivi son maître à Paris et est devenu le favori des enfants.

Le bonheur a embelli Fernande. Le monde est venu la retrouver ; elle ne l'aime guère et préfère oublier ses souffrances passées au milieu de la famille que son contact et le malheur ont transformée. Avec madame Alfaut et Hermine qui veut l'imiter, elle visite souvent la demeure du pauvre, se rappelant qu'elle a été pauvre aussi, qu'elle a eu faim et froid, et que le pain de la misère est rude et amer à la bouche comme le sable des grèves.

L'avoir de ses pères est bien anéanti. Qu'importe ! sa dot est plus durable et plus belle. N'a-t-elle pas porté l'économie, la prévoyance, l'ordre l'esprit du devoir dans ce qu'il a de plus élevé et de plus sublime, le courage pour l'épreuve, l'abnégation pour le sacrifice ? Combien, avec des fortunes plus immenses, ne recherchent que leur plaisir et les triomphes d'un sot orgueil, gaspillent follement des richesses enviées ! Bienheureux les maris qu'elles n'entraînent pas à la ruine.

Philippe le dit à Fernande lorsqu'elle rappelle ses bonités. Philippe a-t-il raison ? Aux sages à répondre.

FIN.

Mères ! Mères !! Mères !!!

Etes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de SIROP CALMANT DE MME WINSLOW. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade — cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux Etats-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

Une toux et un mal de gorge doivent être arrêtés. La négligence est souvent la cause d'une maladie de poumons ou d'une consommation incurables. LES TROCHISQUES DE BROWN pour les Bronchites ne causent aucun danger à l'estomac comme un sirop et pectorales, mais agissent directement sur les parties malades ; soulageant l'irritation, guérissant l'Asthme, Bronchites, Rhumes, Catarrhes et maux de Gorge, et les autres maladies auxquelles sont sujets les orateurs publics et les chanteurs. Depuis trente ans que ces TROCHISQUES sont en usage, ils n'ont fait que gagner en popularité. Ce n'est rien de neuf, mais ils ont été expérimentés depuis bien longtemps et ils ont mérité d'être rangés au nombre de ces rares remèdes qui procurent une guérison certaine dans le siècle où nous vivons. Vendez-les tout à 25 cents la boîte.

ATTENTION. — A l'occasion de la grande Exposition Provinciale, la maison GRAVEL & THIBAUT, 587, rue Ste-Catherine, vendra pendant tout le mois de septembre, à 25 par cent meilleur marché, toutes ses marchandises d'été. De plus, venant de recevoir son importation d'automne consistant dans les plus magnifiques Tweeds, le meilleur choix d'étoffe à manteau qu'il soit possible de trouver. Le département des dames est au complet : Etoffes à robe, Flanelles, etc., etc., dans les meilleures qualités et les plus belles nuances. Chapeaux dans les derniers goûts et confectionnés de la manière la plus élégante. Belle occasion, temps de spéculation pour tous, venez donc acheter à bon marché chez Gravel & Thibaut, car cette établissement, qui n'est ouvert que depuis un an, peut cependant se mettre au rang des bonnes maisons de commerce de la rue Ste-Catherine. — J. A. GRAVEL. — A. THIBAUT.